

Des corps de femmes, une lente implosion.

Après plusieurs productions pour de grands théâtres, Wim Vandekeybus change de cap. C'est sur le Théâtre des Abbesses, le plus petit des plateaux du Théâtre de la Ville à Paris, qu'il a jeté son dévolu pour sa nouvelle création « Scratching the Inner Fields ».

Sept femmes, un décor minimal, des textes de Peter Verhelst et la musique de Eavesdropper sont les ingrédients d'un spectacle étonnamment sobre, aux accents bien reconnaissables. Ou comment 'qui peut le moins, peut le plus'.

'Si on vole ton cœur, ta poitrine implose', écrivait Peter Verhelst dans 'De Kleurenvanger' ('le Voleur de Couleurs'). Atmosphère qui illustre à merveille le dernier spectacle de Wim Vandekeybus. L'univers de 'Scratching the Inner Fields' sort tout droit de l'Apocalypse. Sombre et désolé. Seulement peuplé de femmes. Des corps retenus, qu'une impulsion soudaine met en mouvement. Une lente implosion de sentiments. Ce pourraient être les femmes de 'Bereft of a Blissfull Union' (1996), aux pieds desquelles explosaient des amphores, et dont l'univers semblait tomber en miettes.

Ces femmes-là survivent d'instinct, semblables à des bêtes sauvages. Elles triturent les petits lambeaux blanchâtres qui tombent au sol au début de la représentation. On comprend que ce sont des crépines d'animaux, qu'elles s'en vont accrocher par-dessus les lampions de l'arrière-scène. Image qui illustre aussitôt le titre du spectacle, 'Scratching the Inner Fields' : griffer les territoires intérieurs.

Si, dans ses précédentes productions telles 'Mountains made of Barking' (1996) ou 'Bereft of a Blissfull Union' (1996), Wim Vandekeybus donnait de l'univers intérieur une interprétation plutôt surréaliste, montrant des hommes sans têtes et des femmes aux visages couverts de poils, il avait opté dans ses deux spectacles précédents pour une approche plus épurée de l'inconscient. La tempête d'images avait cédé la place – et pas toujours avec succès – à de plus longs moments de texte, ainsi qu'à des chorégraphies plus détendues, moins agressives.

'Scratching the Inner Fields' va plus loin dans cette voie, élimine plus encore. Les images filmées ont cédé la place à des panneaux de bois, des branches, du sable.

Lumières obscures pour mieux suggérer le cauchemar. Ce qui n'empêche pas l'écho des spectacles précédents de se répercuter dans ce surcroît de sobriété. Le battement de cœur qui envahit à plusieurs reprises la bande sonore de Josh Martin vient nous rappeler 'Inasmuch as Life is Borrowed' (2000). Les duos et les trios bien imbriqués du début du spectacle font inévitablement penser aux chorégraphies de la production toute masculine 'In Spite of Wishing and Wanting' (1999). Avec cette différence, que les femmes ont des relations plus intimes, se donnant des baisers, de touchant les lèvres du pouce, tout comme Belmondo le faisait avant elles dans le légendaire 'A bout de souffle'.

Geste tendre qui fait référence à l'extrait du livre 'Zwellend Fruit' de Peter Verhelst, adapté par l'auteur pour 'Scratching the Inner Fields'.

"Tu as des doigts et une bouche. Tu n'as pas besoin de plus pour me lire."

La découverte du 'Sprookjesbordeel' (Zwellend Fruit) avait aussitôt conquis Vandekeybus.

Il ne fut pas long à comprendre que la sensualité des textes de Verhelst irait comme un gant à une représentation entièrement féminine.

Si 'Scratching the Inner Fields' est une œuvre fragmentaire et décousue qui fait fi des limites nécessaires pour nous tenir assis durant une heure et demie, la force de Vandekeybus n'en déborde pas moins au fil de nombreux jolis instantanés. Il a le mérite, en outre, d'avoir rassemblé autour de lui une remarquable équipe d'interprètes féminines. Toutes ont leur personnalité bien particulière, allant du féminin au démoniaque.

C'est une bonne raison en soi de ne pas manquer le spectacle.

Sally De Kunst, De Morgen, le 1 mars, 2001